

il en était un qu'elle aimait trop, et qui maintenant semblait la dédaigner, voilà tout. Pourtant, retenue pas la promesse qu'elle venait de faire, elle ne songerait point avant quinze jours à quitter le village, et, durant ces dernières semaines, elle se promit de témoigner à Catherine et à ses enfants plus d'amitié que jamais.

Elle rentra tard ; toute la famille avait pris place à table. Vincent et Georges interrogeaient Claudin sur ses voyages. Catherine écoutait des récits qui la faisaient frémir ; mais chaque fois que l'enfant rappelait un trait de bonté de Mathia, les regards de Catherine, empreints d'une amitié puissante, se tournaient vers la Tzigane.

—Vous ne comprenez pas encore les choses de la religion, lui dit la veuve du garde avec une douceur infinie ; sans cela, vous vous rendriez compte de la confiance qui me faisait entourer Néra de tendresse, avec l'espoir qu'une autre femme en ferait autant pour mon enfant. Comme vous aimez Claudin, j'aimais Néra, et, je vous le jure, j'en suis arrivée à ne faire aucune différence entre elle et mes filles.

Cette parole entra dans le cœur de Néra pareille à un reproche.

En l'entendant, François fit un mouvement pour se pencher vers sa mère, comme s'il allait la remercier, mais il se remit vite, et la conversation, changeant d'objet, alla bientôt de Cyprienne à Vilhardouin.

—Il se décide à rester au château, dit Catherine, et la maison va être sur un tout autre pied. Trois jardiniers sont retenus, et Vincent y entre en qualité d'aide. C'est Roussel qui sera jardinier en chef. On fait venir un architecte de Paris, afin de dessiner les massifs et les parterres. Béni soit Dieu, de nous rendre un homme qui n'a jamais eu d'autre défaut que celui d'aimer les voyages !

—Oh ! fit Claudin, il m'a promis de me faire entrer à son service. Je connais les chevaux, je les aime et je pourrais lui rendre des services. Il ne veut point que je le serve comme un domestique, sous prétexte qu'il me doit la vie ; puis, pour une meilleure raison, c'est que dans la famille nous restons ouvriers. Mais je travaillerai, je m'instruirai, et plus tard il fera de moi son intendant.

—Comment, tu aurais la prétention de remplacer M. Hercule Bourdin ?

—Pourquoi pas ? Est-il donc aimé dans le pays ? Que faisait-il en faveur des pauvres gens, lui qui avait le droit de répandre à pleines mains les aumônes ? Il n'habite pas même ici. On le voyait à l'époque des fermages et des loyers, et il se montrait dur au pauvre monde. On devrait choisir pour intendants non point des hommes riches, gros et gras, mais des êtres ayant souffert et pâti. Ceux-là comprendraient la misère des malheureux et leur viendraient en aide.

—Mère, dit Vincent, demain, au sortir des vêpres, voudras-tu venir au cimetière ? La tombe de Madeleine est couverte de fleurs. Il n'en est pas une aussi soignée, aussi belle.

—Oui, mon enfant, nous irons ensemble prier pour elle.

La famille quitta la table, et comme le repassage ne pressait pas ce soir, les jeunes filles prirent des ouvrages de couture. Un moment après on frappa à la porte ; Rosalie et sa mère entrèrent pour faire la veillée avec Catherine et ses enfants.

Le visage de la veuve refléta un sentiment de contrariété. Elle n'aimait point cette fille coquette, qui semblait vouloir prendre d'assaut le cœur de son fils. Elle la trouvait libre d'allures, éprise de parure, et se disait avec un secret effroi que jamais elle ne serait la ménagère dont François aurait besoin. Elle, Catherine, ne l'aimerait jamais. Pourtant, si François la demandait en mariage... Elle n'aurait point le courage de s'opposer au désir de son fils, mais elle souffrirait, oui, elle souffrirait cruellement.

François ne bougea pas en apercevant Rosalie, et son premier regard fut pour Néra. Il y avait une interrogation presque douloureuse dans ce regard ; mais la Tzigane eut un sourire si méprisant et si froid, qu'il aiguillonna la susceptibilité de François.

Celui-ci, abandonnant sa place, alla chercher un siège pour Rosalie et demeura près d'elle pendant la soirée. Rosalie feignait de travailler à une dentelle au crochet. De temps en temps elle tirait le fil, puis sa main s'arrêtait, son regard se coulait en dessous, et elle interrogeait le visage du jeune homme. François paraissait plus enfiévré qu'heureux, et Catherine le constatait avec un sentiment d'inquiétude.

Avant de se lever et de quitter la maison du garde, la mère de Rosalie se pencha vers Catherine :

—Nous aurions à causer toutes deux, dit-elle, il me semble.

—Pourquoi ? demanda froidement la veuve.

—Mais, au sujet des enfants... Ne voyez-vous point que votre fils en tient pour Rosalie ?... J'adore ma fille, et je ne voudrais pas qu'on jasât dans le pays... Les langues vont vite, vous le savez... Nous nous entendrons toutes deux, j'en suis sûre ; d'ailleurs, nous n'avons que cela à faire, puisqu'ils sont déjà d'accord.

—En êtes-vous sûre ? demanda Catherine.

—Prononcez vous-même.

Catherine vit Rosalie inclinée du côté de François, qui semblait lui parler avec animation ; mais les seuls mots qu'elle entendit furent : château... réparations... Maxime... parrain.

La mère fit à sa fille un signe impératif, se leva, et toutes deux d'un air embarrassé, prirent congé de la famille Tournil.

On échangea les baisers du soir, les enfants regagnèrent leurs chambres respectives ; mais, au moment où François allait, lui aussi, se retirer, Catherine le retint.

—Toi, reste, j'ai à te parler.

Le jeune homme demeura debout, le front baissé. Il devinait confusément ce que sa mère allait lui dire, et comme il ne savait point mentir, il s'effrayait de l'interrogatoire qu'il allait subir.

—François, dit Catherine, depuis que tu es au monde tu ne m'as donné que de la satisfaction ; jamais je ne t'ai adressé de reproches, jamais tu n'en as mérité. Epouse désolée, dont rien n'a pu adoucir les regrets, je puis affirmer être une heureuse mère. De ton côté, jamais, je le crois, tu n'as eu à te plaindre de ta mère.

—Je n'ai eu qu'à te bénir.

—Explique-moi alors pourquoi tu manques de confiance à mon égard.

—Moi !

—Oui, toi, François. S'il s'agissait d'un enfantillage, d'une chose légère, je pourrais m'en affliger, mais je ne te questionnerais pas. Je crois de mon devoir de le faire ; toute ta vie est en jeu.

—Le mariage, mon enfant, est l'acte grave de la vie ; si le choix qu'on fait est mauvais, le malheur devient irrémédiable... Es-tu donc décidé à prendre Rosaline pour femme ?

—Autant celle-là qu'un autre !

—Singulière réponse, François.

—J'ai l'âge de me marier, n'est-ce pas ? Je ne l'aime pas, non ! je ne l'aime pas, mais elle semble m'avoir pris en gré, et, voyez-vous, j'ai trop souffert à cause d'une autre, pour ne point me montrer reconnaissant à celle-là de ce qu'elle veut bien m'accorder une préférence sur les autres ; après tout, elle est jolie, Rosalie, plus jolie même que la fille que j'avais choisie, et qui, celle-là, ne me témoigne que du dédain...

—Voilà tout ce que tu as à me dire ce soir, François ?

—Oui, tout.

—Tu oses mentir à ta mère qui te chérit d'une façon si tendre. Espères-tu donc la tromper ? Est-ce que je ne lis pas dans ton regard comme dans ton cœur ? Allons, un mouvement de confiance, mon pauvre enfant, ce n'est pas difficile, va ! On se souvient qu'on a été tout petit bercé dans ses bras, on s'agenouille devant elle, on pose son front sur son épaule et on lui dit...

—Oh ! mère que je suis malheureux ! s'écria François en laissant couler ses larmes comme une pluie d'orage.

Catherine lui parla longuement, doucement, en passant ses doigts dans sa chevelure noire un peu rebelle ; et, lentement, sous l'influence de cette parole tendre et vraiment maternelle, le jeune homme sentit son âme se dilater par l'expansion d'abord, par la confiance ensuite. Quand la veuve le vit rasséréner, elle le renvoya, le poussant par les épaules avec un rire heureux, et lui, se retournant, la prit dans ses bras en s'écriant :

—Ah ! vois-tu, il n'y a que les mères !

XXV

JOURNÉE DE SOLEIL

La veille du départ était arrivée. Après le souper, Mathia, dont la pâleur se devinait sous le bistre de sa peau, dit à Catherine d'une voix grave :

—Vous avez été bonne pour nous deux, et je ne veux pas que vous nous croyiez ingrates. Au fond de notre cœur, nous vous gardons une éternelle reconnaissance, et si nous vous quittons, nous ne cesserons jamais de songer à vous. Néra et moi, nous allons embrasser la vie des gens de notre race, c'est une vocation ou un malheur, comme vous voudrez, mais on n'échappe pas au malheur, et la destinée nous entraîne...

A suivre

UNE SENSATION

« Le Monde Illustré, » désireux de procurer à ses nombreux lecteurs des œuvres du plus grand intérêt joint à la plus saisissante forme, publiera un grand roman illustré, dû à l'une des meilleures plumes de notre jolie langue française.

Ce roman dépasse, comme *odyssée* délicieusement attendrissante, tout ce qui a été donné jusqu'ici.

Malgré les péripéties poignantes que traversent les jeunes héros, cette œuvre s'adresse à tous les âges, à tous les mondes, à toutes les conditions sociales, à l'époux comme à l'épouse, à la mère aussi bien qu'à la fille.